

PERCIVAL EVERETT

Percival Everett
par Virgil Russell

roman traduit de l'américain
par Anne-Laure Tissut

ACTES SUD

POUR PERCIVAL LEONARD EVERETT

1^{ER} AOÛT 1933 – 1^{ER} MAI 2010

HESPÉROS

CONFLUENCE

Tiens, je vais te raconter mon rêve, dit mon père. Deux hommes noirs entrent dans un bar et la serveuse blanche aux joues bien roses dit on ne sert pas les négros ici et l'un des hommes montre l'autre et dit mais c'est le Président et la serveuse répond c'est son problème. Alors le Président s'approche du bar et donne une boîte à la serveuse et lui dit ce sont des chocolats Chilmark et la serveuse dit merci et tend la main pour serrer celle du Président. Le Président fait un bond en arrière en s'exclamant qu'est-ce que c'est que ça? Et la serveuse dit c'est une main-vibreur, un gag, faudra t'y habituer, trouduc.

Et c'était ça, ton rêve? demandai-je.

Autant que je me souviene. Et j'ai écrit quelque chose pour toi. Il observa mon visage. Pas à toi, mais pour toi. On pourrait dire que c'est ce que tu écrirais, si tu écrivais. Voici :

Et pourtant, je continue à vivre. Ce sont les mots que mon père a employés, assis dans son fauteuil roulant, celui qu'il ne pouvait pas déplacer lui-même, son bras droit reposant, inutile, sur ses genoux, le gauche presque à l'identique, tenu juste en dessous du sternum, ses souliers noirs flambant neufs à velcro

de travers sur les reposeirs en métal, le côté de son visage, celui le plus près de moi, le gauche, ostensiblement flasque, sa voix sortant de quelque part entre sa gorge et l'arrière de la langue. Et pourtant, je continue à vivre. J'avais suggéré que le sel généreusement saupoudré par ma mère sur sa nourriture pouvait ne pas être idéal pour sa tension, même si à son âge, et dans son état, qui aurait pu lui refuser le simple plaisir d'un excédent de sel mais ma mère s'était contentée de répliquer d'un ton sec : cela fait longtemps que je m'occupe de lui. Ma première pensée fut pour me dire à quel point c'était vrai, pour le meilleur comme pour le pire. C'est alors que mon père était intervenu avec une blague et un commentaire me rappelant que le réceptacle à sa ressemblance abritait toujours l'homme que j'avais connu. Et pourtant, je continue à vivre, le côté droit de sa bouche se relevant en un semblant de sourire à la mesure de ce que pouvait son visage mal innervé, et j'avais ri avec lui. Ma mère n'avait pas entendu ce qu'il avait dit, et l'eût-elle entendu qu'elle n'eût pas saisi, mais elle avait réagi à notre rire, et sa réaction avait été la même que celle qu'elle aurait eue si elle avait entendu et compris, la même exactement, tant la colère, le doute et la jalousie s'emparaient d'elle à l'idée que nous partagions quoi que ce soit.

Mon père était déprimé, pas besoin d'être génial pour s'en rendre compte, à rester assis toute la journée dans cette pièce au sein de ce qu'on appelle une résidence médicalisée, à appuyer sur son bouton et attendre que l'aide-soignant vienne l'accrocher à un élévateur pour le conduire aux toilettes, à appuyer encore parce que les infirmières tardent à venir le préparer pour la nuit et qu'il s'endort sur son fauteuil ;

à appuyer sur son bouton parce qu'il n'y a rien d'autre à faire que d'appuyer sur ce fichu bouton. Et moi aussi, j'étais déprimé, de le voir ainsi, avant de repartir vivre ma vie au loin, en pleine connaissance de son état, de sa tristesse, de son ennui, déprimé parce que je pouvais mener ma vie des jours d'affilée sans éprouver l'horreur qu'était son existence quotidienne. Ce que j'ignorais, c'est comment il pouvait continuer à vivre, assis là jour après jour, apparemment si faible, à ressentir si peu dans son corps et tant par la pensée, la main tremblante, son doigt tordu en l'air tandis qu'il essayait de me dire quelque chose, ce doigt que je voyais même quand nous étions au téléphone. Comment, dans cet état, à soixante-dix-neuf ans, pouvait-il être encore en vie? C'est durant l'une de mes visites inutiles, visites que je rendais par devoir, par amour, même si ma présence semblait toujours l'attrister davantage, qu'il m'avait dit, son doigt tordu sereinement posé sur le dos de sa main droite, Qu'est-ce que tu penses de tout ça? Sa voix était plus claire qu'elle ne l'avait été depuis des années, les mots trouvant le plein théâtre de sa bouche, ses yeux fixés sur moi. Je pense que c'est terrible, avais-je répondu, parce qu'il demandait bien peu et méritait la vérité. Tu devrais aimer ton père davantage, crus-je l'entendre dire d'une voix qui battait de nouveau en retraite. Je lui demandai s'il trouvait que je ne lui rendais pas visite assez souvent et il secoua la tête dans un geste que je ne sus interpréter et qui m'incita à me demander s'il voulait signifier par là que je ne lui rendais pas visite assez souvent. Veux-tu que je vienne plus souvent? lui demandai-je, et il me regarda de ses yeux que j'avais toujours connus, et bien qu'ils fussent laiteux à

présent, rougis et faibles, ils redevinrent siens quand il dit, Juste une fois encore.

Je m'envolai de Philadelphie avec le sentiment de n'avoir que trop bien compris tout en m'efforçant de ne rien comprendre et de ne rien voir. Je regardai le film d'animation passé en vol sans mettre le son et fus frappé par son caractère extrêmement réaliste, comme si ces animaux qui parlaient et ces visages déformés avaient eu le moindre sens. Ma fille me manquait, et j'étais heureux de rentrer chez moi, trouvai un réconfort dans la pensée lumineuse qu'elle dormirait paisiblement quand j'entrerais dans la maison, que je glisserais un coup d'œil par la porte de sa chambre et verrais son visage à la lueur de sa veilleuse. Je résolus alors de ne jamais la mettre dans la position que j'occupais à présent, que je ne laisserais pas mon corps me trahir au point de ne plus maîtriser ni le temps, ni l'espace, ni m'y orienter. C'était arrivé sournoisement, à l'improviste, prenant mon père par surprise, et moi avec, alors que nous pensions tous, lui, mon frère et moi, qu'il allait passer le cap et prendre un nouveau départ, sauf que ledit cap se mua en colline abrupte, et que la gravité se révéla aussi inévitable que nous la savons tous être. Et, aussi vite que la pensée de ma fille m'avait redonné un peu de bonheur, mon amour pour elle me renvoya à une considération assez égoïste de mon propre avenir, toute drapée fût-elle d'un voile d'inquiétude pour ce que ma fille aurait à affronter, puis au problème du moment, à la question posée par mon père, à la requête qu'il m'avait adressée. Mais comment ?

Tu n'habites pas à Philadelphie, lui dis-je. Papa, nous sommes tous les deux ici, en Californie.

On appelle ça de la fiction, fiston. C'est l'histoire que tu écrirais si tu étais écrivain de fiction.

C'est déprimant.

Je veux, que c'est déprimant. T'es pas futé-futé, hein?

Et qu'est-ce que je suis censé en faire?

La finir.

Si tu me tues, dit-il, si tu me tues, alors je serai triste, oui, troublé, sans aucun doute, peut-être même furieux, si tu me tues, et sinon, si tu ne me tues pas, alors je ne sentirai rien, plus rien, à jamais, me dit-il, et ça fait un paquet de temps. Tout du long, il tenait le livre que sa vue défectueuse ne lui permettait plus de lire, pas la Bible ni aucune bible, car jamais, de jour comme de nuit, n'aurait-il lu ni fait semblant de lire la Bible ni aucune bible, mais, sur ses genoux, inutile, sur ses genoux, son exemplaire maculé des *Principia Mathematica* et il parla de Russell avec ferveur et reconnut qu'il savait peu de chose sur Whitehead à part que son nom était fort malvenu. Je ne peux plus lire ça, dit-il, ce livre, parce que mes yeux ne sont plus bons à rien. Je déteste les analogies, dit mon père, depuis toujours, même les bonnes et il n'y en a pas de bonnes, sauf peut-être celle-ci. Ses paupières se plissèrent sur ses yeux inutiles et il déclara, je suis là, assis, inutile, comme une mauvaise analogie, avant d'ajouter, peut-être devrais-je dire *toute* analogie, dans la mesure où après ce que je viens de dire, l'épithète *mauvaise* est superflue. Si tu me tues, si tu le fais, dit-il, alors je ne dirai rien, si tu ne me dis pas que je dis mon histoire, fut ce qu'il dit. Je ne dirai pas au monde que je n'ai pas de fils si tu fais en sorte de ne pas avoir de père, car je ne peux pas marcher ni même trembler, dit-il, Russell était un homme plein

de bonté, il l'a montré avec Wittgenstein qui pourtant n'était qu'un trou du cul prétentieux. Eh bien, voici un jeu pour Ludwig, la Queue du Narrateur, et il commença sans pause hormis ce silence qui ne peut qu'exister avant de commencer, et il dit de se débarrasser de *il dit* et commença par je suis né à vingt-trois ans ou peut-être il est né à vingt-trois ans, une bien meilleure année que la vingt-deuxième, durant laquelle il essaya de se tuer avec du paracétamol, son foie n'allait jamais s'en remettre complètement, son père et lui n'étant jamais capables de s'entendre, de se retrouver, d'entrer en harmonie, ni de régler leurs comptes, son père, son médecin de père, Docteur Père, étant incapable de sonder les raisons poussant son fils en 1960 à se remplir la tête de logique plutôt que de faire médecine car comment allait-il subvenir à ses besoins et à ceux d'une famille alors à vingt-trois ans et en médecine il fut heureux, et personne ne comprit pourquoi, et même s'il le leur avait dit ils n'auraient pas compris, heureux parce qu'il avait enfin compris que l'Argument Ontologique était valide et pourtant il savait avec une certitude absolue, sans l'ombre d'un doute, qu'il n'y avait pas et n'y avait jamais eu de dieu. S'il n'y avait pas de dieu et que l'argument en faveur de son existence était valide, alors le langage était un échec magistral ou une supercherie magistrale, un mauvais ou un bon jouet que l'on pouvait remonter ou déformer et sachant cela, qu'on ne pouvait pas s'y fier, alors il savait où se le mettre, comment l'envisager, qu'il existait pour son plaisir, qu'il n'avait rien de pernicieux, car comment chose à ce point contournée pouvait-elle finir par faire sens. Par conséquent, ce délicieux par conséquent, selon

l'argument, pas un bon argument comme l'Argument Ontologique, peut-être pas même valide ni tenable, qui avançait qu'il pouvait devenir médecin, être un époux, un père, que, même si la chose était loin d'être aisée, il pouvait se reposer sur l'assurance que tout cela n'était qu'un jeu, pas quelque stupide jeu de langage, mais un jeu où l'on marche, court, bloque, aborde, évite, frappe, cache, glisse et plonge et où tout le monde meurt avant de se rendre compte que ce n'est qu'un jeu. Mais il avait vingt-trois ans quand il comprit ce qu'il désignerait sa vie durant comme *la vérité*, même avec ses patients et ses collègues, en vérité, dirait-il, en vérité il vous reste six mois à vivre, en vérité votre femme va vous quitter, cette vérité jamais déployée, clarifiée, résolue, ni expliquée, jamais définie, jamais déchiffrée ni illuminée, mais la vérité, qui revient à ceci, en vérité $A = A$ n'est pas la même chose que A est A , et puisse A avoir pitié de notre pathétique, misérable âme immortelle, en vérité.

Pourquoi ne t'entends-tu pas avec ton frère?

Eh bien, il a quitté sa première femme pour une Italienne. Mais ce n'était pas ce que tu penses. À part les cheveux, qu'elle avait en abondance, elle ressemblait à Benito Mussolini. J'ai du mal avec lui car il l'a ensuite laissée pour une Française qui ressemblait à l'actrice italienne Monica Vitti.

Tu trouves ça moralement répréhensible.

Pas du tout. Ça m'a rendu jaloux.

Et ce n'est pas un problème.

Pas en vérité. Tu sais ce que c'est le problème, dans la vie? C'est qu'on peut écrire ses propres histoires mais pas celles des autres. Regarde, toi, par exemple.

J'ai une histoire toute tracée pour toi, complètement différente.

Le contraire m'aurait étonné.

Pas besoin de le prendre sur ce ton. En fait, je décide que tu ne le prends pas sur ce ton et il en sera ainsi. Qu'en dis-tu ?

Ça simplifie les choses.

Ah, voilà qui est mieux.

Je n'aurais jamais dû devenir médecin.

Tu n'es pas médecin.

Pas maintenant.

Que veux-tu dire par là ?

Je suis un vieil homme. Enfin c'est ce que tu me dis. Nonobstant ce que tu as pu entendre, la sagesse ne vient pas avec l'âge. La sagesse vient de périodes d'excès d'activité sexuelle.

Je crois que je le savais.

C'est le côté de toi que j'aime. Le toi drôle. Pas le toi qui se lamente en se demandant comment accomplir la triste besogne du moment. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour baiser.

Papa.

Je sais que mon zob est mort. Moi aussi. Mais ça, je ne le sais pas, je suppose. Dis-moi, dis-moi, dis-moi en vérité, dis-moi que je suis mort, tout bleu et gelé. Dis-moi que je suis rigidifié, raide comme une planche, et que je suis en train de jouer au croquet sur la pelouse avec le seigneur. Tu vois, je ne mets pas même de majuscule à *dieu* quand je parle.

Tu viens d'inventer ça à l'instant ?

Qu'est-ce que ça peut bien foutre ? Si tu veux vraiment savoir, c'est dans *Hamlet*, acte CC, scène 59.